

les bornes d'une saison : il a bonne chance de connaître, après les fleurs du printemps, la maturation de l'été, puis indéfiniment, espérons-le, et sans retour d'hiver, les opulentes moissons de l'automne. — Ce qui fortifie cet espoir, c'est le nombre croissant des jeunes qui veulent secouer le farniente d'autrefois, qui se sentent au cœur une flamme, et dont la volonté se trempe chaque jour au feu de la lutte.

Il faut que leur nombre grandisse encore davantage. Cette élite, dont nous a parlé M. Montpetit, il la faut débordante comme une poussée de sève printanière, il la faut dans toutes les sphères du travail et de la pensée.

Qui n'a gémi, par exemple, de voir tant de nos ouvriers, si intelligents d'ailleurs, si ingénieux, si débrouillards, parfaitement ignorants de la technique de leur métier, incapables de remonter des effets aux causes, inaptes aux analyses un peu élaborées, et par là même voués aux postes inférieurs, au pic et à la pelle du manoeuvre ! Combien de nos commerçants, combien de nos industriels peuvent se prononcer avec compétence sur l'organisme plus compliqué des entreprises modernes, sur la géographie commerciale, physique et politique des deux hémisphères, l'état actuel de la production, le mouvement de l'échange mondial, etc. ? — La nécessité de l'étude s'impose donc ; elle s'impose pour un plus grand nombre, si nous voulons sortir du rang inférieur que nous occupons au point de vue économique. L'élan a été donné ; qu'il s'accroisse. Nous avons des Écoles techniques, des Instituts agricoles, une École des Hautes Études commerciales, l'École polytechnique. La fréquentation laisse à désirer, dit-on. Il faudrait doubler, quadrupler, décupler le nombre de leurs élèves. Nous serions vite alors nantis, dans tous les domaines, d'une élite vraiment imposante.